

côté pro

Faire le deuil du terrain

Comment passe-t-on de la fonction de conseiller en économie sociale et familiale (CESF) à celle d'encadrant ? Pour répondre à cette question, Marina Mauduit, directrice d'établissement médico-social, secrétaire de l'Association française pour les formations universitaires et supérieures en travail social, a réalisé une enquête auprès de 21 cadres issus du terrain (19 femmes et 2 hommes). Ces CESF, qui ont très majoritairement commencé à exercer entre 20 et 24 ans, avaient dans 30 % des cas moins de 30 ans lors de leur prise de poste de cadre et, pour 60 % d'entre eux, entre 30 et 39 ans. Expression d'une « ambition silencieuse », éventuellement inconsciente, voire refoulée, le passage à l'encadrement apparaît néanmoins essentiellement comme un acte volontaire. Les intéressé(e)s ont postulé ou saisi la balle au bond : il y avait une opportunité à ne pas laisser passer. Mais endosser les habits de l'emploi ne se fait pas du jour au lendemain : plus de la moitié des cadres ont choisi de suivre parallèlement une formation diplômante afin d'incorporer peu à peu leur nouveau rôle. Un tiers des enquêtés se sont par ailleurs organisés pour « faire un deuil progressif du terrain, en ne délaissant pas ce dernier pendant quelques mois ». De fait, il semble problématique de se retrouver cadre intermédiaire sans formation adaptée, laquelle « manque cruellement », commente l'auteure. Cette difficulté de passage entre deux états n'empêche pas les cadres d'apprécier leurs nouvelles marges de liberté et le pouvoir qu'ils ont désormais de décider – malgré une forme de solitude unanimement déplorée, qui paraît indissociable du changement de statut. ■ Caroline Helfter

Conseillers en économie sociale et familiale. Devenir cadre : une ambition silencieuse
Marina Mauduit -
Ed. L'Harmattan - 18 €

cinéma

Le droit au désir

Bruna à boucles souples portant une flopée de bracelets multicolores qui s'entrechoquent, Gabrielle est toujours souriante – sauf quand on l'empêche d'être avec Martin, l'homme qu'elle aime. Gabrielle a 22 ans. Comme son *chum* (1), elle fait partie des Muses de Montréal, une chorale entièrement composée de personnes handicapées intellectuelles. Elle vit en établissement la semaine et rentre chez sa sœur aînée le week-end. Celle-ci couve sa cadette, tout en l'aidant à gagner en indépendance. Elle est, par exemple, tout à fait ouverte à ce que sa sœur ait des relations sexuelles avec son petit ami. Ce qui n'est pas le cas de la famille du jeune homme, qui retire Martin de la chorale le jour où il est surpris torse nu dans la chambre de Gabrielle. Comment, dès lors, pourront-ils vivre leur amour ? La réalisatrice Louise Archambault a passé beaucoup de temps dans des résidences pour personnes handicapées mentales ; elle a aussi côtoyé pendant un an les artistes de la compagnie des Muses – ce qui a guidé l'écriture du scénario de *Gabrielle*. Une fiction qui s'apparente par bien des aspects à un documentaire, si bien que l'on s'y perd : Gabrielle n'est-elle pas incarnée par Gabrielle Marion-Rivard, atteinte du syndrome de Williams ? « Les producteurs et moi-même avons conclu qu'une comédienne professionnelle n'aurait probablement pas la même authenticité ni le même naturel : le rôle était pour elle », souligne Louise Archambault. Les véritables parents de Gabrielle exercent la même profession que ceux du film et la troupe

de choristes Les Muses existe réellement. « Un groupe unique, charismatique et très doué en chant » que la réalisatrice a filmé durant ses répétitions. Un seul comédien, Alexandre Landry, n'est pas handicapé. Il a reçu le prix du meilleur acteur au Festival du film francophone d'Angoulême pour le rôle délicat de Martin. Alors que le sujet des amours entre personnes handicapées physiques ou mentales commence à devenir classique au cinéma comme dans la littérature, Louise Archambault arrive encore à troubler. Son film est risqué, d'autant que les scènes d'intimité apparaissent presque en intégralité. « L'idée était de montrer le désir et l'amour à l'écran, d'un point de vue sensoriel, fébrile et peut-être sensuel, mais pas sexuel, ni cru », assure-t-elle. Son œuvre parle avant tout du manque de liberté des handicapés intellectuels dont le quotidien est en grande majorité géré par leur famille et les intervenants sociaux et médicaux, « alors qu'ils ont les mêmes désirs et émotions que tout le monde ». La cinéaste a choisi la musique et le chant choral pour traduire ces besoins, et cela donne toute son intensité au film. Et si l'émotion est à ce point présente tout au long de cette histoire d'amour, les beaux refrains de Robert Charlebois n'y sont pas pour rien. ■ É. V.

(1) En québécois, « ami » ou « amoureux ».

Gabrielle

Louise Archambault - 1h44 -
Sortie le 16 octobre

